

de rouge. Elle éprouvait la plus vive répugnance à prendre dans ses mains cette chair qui, une fois décongelée, devenait flasque et molle sous ses doigts.

Il fallait ensuite la couper en morceaux avant de la plonger dans le célèbre assaisonnement qui faisait la renommée de la chaîne. Autrefois, manger du poulet était pour Rose-Aimée une fête, une grâce qui, hélas ! ne se produisait pas souvent. Car bien rares étaient les jours où Régina, sa mère, pouvait ramener du marché une bête étique à chair dure qu'il fallait laisser cuire des heures durant ! À présent, la seule vue de ces morceaux de viande anémiques, invariablement accompagnés de frites, lui soulevait le cœur. Le plus dur, cependant, n'était pas d'aider à la cuisine, c'était de nettoyer la salle du restaurant. Le patron, monsieur Modestin, n'était jamais content. Il accablait le per-

sonnel d'injures, et surtout Rose-Aimée, trop douce, trop timide, qui n'osait jamais se rebeller, comme l'avait fait une fois Jean-Joseph ! Jean-Joseph était un garçon de Jacmel, déluré et bavard.

Monsieur Modestin n'avait pas tardé à prendre Jean-Joseph en grippe et ne cessait de l'humilier.

— Sale petit nègre ! Est-ce pour rire que je t'ai engagé ? Lave-moi ce carreau.

Jean-Joseph ne disait rien. Tout le monde savait qu'il était le seul soutien de sa famille, son père étant mort et son frère aîné disparu en République Dominicaine.

Pourtant, un jour, monsieur Modestin avait été trop loin ! Les clients aimaient bien le bagout de Jean-Joseph qui, tout en débarrassant les tables, le képi à rayures rouges et blanches de l'uniforme crânement penché sur une oreille, énumérait des devinettes.